

Les monastères de Syrie. Ancrage sacré des Églises et inscription politique dans le territoire national

Anna Poujeau

Volume 15, numéro 1, 2007

Mémoires et usages religieux de l'espace

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/017640ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/017640ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de théologie et de sciences des religions, Université de Montréal

ISSN

1188-7109 (imprimé)

1492-1413 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Poujeau, A. (2007). Les monastères de Syrie. Ancrage sacré des Églises et inscription politique dans le territoire national. *Théologiques*, 15(1), 95–112.
<https://doi.org/10.7202/017640ar>

Résumé de l'article

Depuis une trentaine d'années, on assiste en Syrie à un renouveau important du monachisme chrétien. Les rénovations et les constructions de grands monastères entreprises par certaines autorités ecclésiastiques traduisent clairement une volonté de création de leurs propres traces historiques dans le territoire national. À partir de l'étude de la construction de cette historiographie particulière, elle-même, prise dans les perspectives générales de la construction nationale syrienne dictées par le régime en place, cet article se propose d'analyser les modalités d'inscription sociale des chrétiens dans le territoire national, ainsi que leur inscription politique dans la société syrienne.

Les monastères de Syrie.

Ancrage sacré des Églises et inscription politique dans le territoire national

Anna POUJEAU

Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative
Université de Paris X, Nanterre

1. La quête de l'origine

Sur la route menant de Damas vers le nord du pays, un minibus file vers le monastère grec orthodoxe de Sainte-Thècle. À bord, un groupe de pèlerins chrétiens, composé de parents et de voisins, s'apprête à visiter le lieu de culte. Soudain, un des hommes prend la parole et se charge spontanément de commenter les lieux traversés :

Regardez, c'est le village 'adra [« Vierge » en arabe]. Avant les Turcs [il fait référence à la période de la domination ottomane], tous ses habitants étaient chrétiens et il y avait un monastère qui s'appelait 'adra. C'est de là que vient le nom du village. Mais maintenant, quasiment tous les habitants sont musulmans et ils ont construit une mosquée là où se trouvait le monastère [...]. Partout en Syrie, il y avait des monastères, mais depuis les Ottomans ils en ont fait des mosquées [...]. Mais nous, on sait qu'avant il y avait des monastères dans toute la région...

Quelques kilomètres plus loin, l'homme reprend : « Dans ce village, 'Ayn el nemer [...], ils ont choisi de construire une mosquée à la place d'un monastère, car ici il y avait aussi un monastère dédié à la Vierge [...]. Dans cette région, il y avait plus de dix monastères... »

Le passé évoqué par cet homme n'est jamais clairement défini. Il est impossible de savoir précisément s'il parle du passé antéislamique ou antéottoman de la région. Pourtant, dans les discours recueillis sur le terrain, dans le contexte du pèlerinage ou non, des monastères imaginés ou imaginaires surgissent d'un passé quasi mythique et se dressent dans tout le paysage syrien. Ce sont des monastères ensevelis sous une mosquée ou un village musulman, dont le nom trahit, selon les fidèles, une origine

chrétienne. Et, dans tous les cas, la trace imaginée d'une telle origine l'est toujours sous la forme d'un monastère.

Cette revendication de l'origine chrétienne du territoire, ou plus simplement cette quête d'histoire chrétienne, s'inscrit dans une historiographie complexe, élaborée par certaines autorités ecclésiastiques syriennes.

En effet, depuis une trentaine d'années, on assiste à l'édification rapide de nombreux monastères dans tout le territoire syrien, au développement de la vie monastique et des vocations. Dans un certain sens, c'est ainsi qu'un territoire est en formation.

Ce renouveau monastique que l'on observe depuis le début des années 1980 relève d'une double stratégie : l'inscription sociale des chrétiens dans le territoire national et leur inscription politique dans la société syrienne. Depuis des données ethnographiques recueillies entre 2003 et 2006 et à partir d'une analyse des modes de réalisation et d'expression de ce renouveau monastique, cet article propose une réflexion sur les rapports entretenus par certaines autorités ecclésiastiques avec le territoire national et la société syrienne.

Sur un autre plan, cette historiographie chrétienne est elle-même en prise avec l'histoire nationale syrienne telle qu'elle est écrite aujourd'hui par les autorités et les élites locales : pleine de contradictions, d'« oublis » et de raccourcis. Il est essentiel, d'abord, de comprendre la fabrication syrienne de cette histoire dans son contexte afin de saisir, ensuite, de quelle façon et sous quelle forme l'historiographie chrétienne est élaborée.

2. La Syrie : un pays au pluriel

La population syrienne est composée de différentes minorités religieuses et ethniques. Face à une majorité de musulmans sunnites arabes (environ 57 % de la population), on trouve trois groupes musulmans issus de sectes hétérodoxes — les alaouites, les Druzes et les ismaéliens — ainsi que trois groupes non arabes attachés au sunnisme — les Kurdes, Turkmènes et Tcherkesses. Les chrétiens représentent environ 14 % de la population nationale. Cependant, loin de former une communauté unie et solidaire, au cours de l'histoire et à la suite de schismes successifs, ils se sont divisés en onze confessions distinctes¹. La conséquence est une pluralité sociologique et politique.

Tous ces éléments doivent être pris en compte pour comprendre la situation politique syrienne. En effet, depuis qu'en novembre 1970, à la suite d'un coup d'État, le militaire alaouite Hafez el Asad a pris les commandes

1. On trouve en Syrie des Églises de différentes confessions : grecque orthodoxe, grecque catholique (le rite byzantin réunit plus de 400 000 personnes), arménienne apostolique.

du pays, certains membres de la minorité alaouite contrôlent les plus hautes autorités politiques et militaires syriennes.

La majorité sunnite du pays, lésée dans l'exercice du pouvoir, organise la contestation de façon clandestine. Elle est constamment réprimée par les multiples services de police syrienne et l'armée qui sont garants de la stabilité d'un régime syrien autoritaire.

3. La territorialité au cœur d'une construction nationale ambiguë

Dans ce cadre, le territoire syrien est au centre de revendications politiques et symboliques importantes dans la construction nationale syrienne. Comme l'a montré Stéphane Valter (2002), les notions de « syrianité » et de territorialité sont fortement mobilisées dans la construction de l'histoire nationale, qui tend ainsi à gommer les différences religieuses, même si le pouvoir en joue parfois. Certaines périodes historiques sont volontairement obliérées. Par exemple, toute la période islamique pourtant longue de plus de 700 ans est ainsi éludée². Son évocation constituerait en effet une valorisation de l'islam sunnite et une entrave au projet d'unicité nationale, tel qu'il est pensé par la minorité alaouite au pouvoir. Les historiens et les archéologues enseignant pour la plupart à l'Université de Damas, les érudits locaux et certains hommes politiques qui s'appliquent à élaborer cette historiographie nationale s'appuient sur la période antéislamique de la Syrie. Au moyen de raccourcis historiques vertigineux, ils parviennent principalement à mettre en exergue l'arabité des Syriens depuis des temps aussi reculés que ceux des Araméens ou des Assyriens. Le but principal de cette entreprise est de faire « coïncider, non sans ambiguïtés, l'histoire avec le territoire national » (Valter 2002, 9) afin d'ancrer l'État syrien pourtant historiquement récent dans une histoire longue³.

Dans ce dessein, les vestiges archéologiques sont grandement valorisés : ils tiennent une place importante dans l'entreprise historiographique

lique, arménienne catholique (soit un peu moins de 200 000 personnes), syriaque orthodoxe, syriaque catholique (moins de 200 000 personnes avec nettement plus d'orthodoxes que de catholiques), maronite (un peu moins de 50 000 personnes), assyrienne, chaldéenne (un peu plus de 50 000 personnes), latine (un peu plus de 20 000 personnes) et protestante (tous courants confondus, moins de 20 000 personnes). Notons qu'à l'inverse du Liban où les catholiques sont majoritaires, les trois quarts des chrétiens de Syrie sont des orthodoxes (dont 4,1 % de grecs orthodoxes).

2. La conquête arabo-musulmane de la Syrie-Palestine se fait entre 634 et 636.

3. Les dernières troupes françaises quittent la Syrie le 17 avril 1946, créant un État indépendant après plusieurs siècles de domination étrangère. La plus longue fut celle de l'Empire ottoman pendant environ quatre siècles.

nationale. Le pouvoir, en effet, favorise et soutient les campagnes de fouilles internationales et nationales pour la période antéislamique. Ces recherches ont pour objectif la réémergence d'un passé, certes lointain, mais néanmoins vécu et présenté comme national, afin de glorifier une nation ancienne, civilisée et civilisatrice.

Cependant, il convient de souligner à quel point l'usage des termes « vestiges archéologiques » est soumis à une grande liberté d'interprétation de la part des acteurs locaux, historiens ou non. Ainsi, ils ne sont pas toujours très anciens. Est mentionné à ce propos un opuscule édité en arabe et en anglais, *al Raqqa: tārīh wa ātār / Raqqa History and Archeology*, publié à l'occasion d'un colloque tenu dans cette ville en 1981. Une des allocutions était intitulée « Les dernières réalisations archéologiques à Raqqa ». Lors de cette manifestation officielle, une visite fut même organisée au barrage de l'Euphrate, construit dans les années 1970, qui fut alors présenté comme l'une des plus grandes réalisations du régime, héritière directe des vestiges archéologiques de la région.

Il apparaît, en effet, que les constructions récentes à usage public doivent contenir en elles les traces du passé. « [L]a notion de vestige : trace du passé et témoin de la mémoire, cette qualité peut se voir projetée dans le futur, un monument récent devenant en mesure de rappeler le passé » (Valter 2002, 186). Il importe que le passé émerge de chacune des pierres d'un édifice récemment construit. De cette façon, une histoire longue est transmise au syrien les contemplant et résonne dans le futur.

C'est au cœur du projet sous-tendant cette historiographie nationale que les Églises grecque orthodoxe, grecque catholique, syriaque orthodoxe et syriaque catholique s'inscrivent en construisant des monastères dans tout le territoire syrien. Elles sont ainsi présentes dans la constitution de l'histoire de la nation syrienne. Selon les modalités historiographiques syriennes contemporaines, cette place passe, pour elles, essentiellement par leur ancrage dans le territoire national. En effet, dans un pays où l'exaltation de la nation est utilisée comme un rempart aux revendications politiques de certaines communautés religieuses et ethniques (en particulier le groupe majoritaire des sunnites arabophones), seule une construction communautaire se traduisant d'abord en des termes d'unification nationale et non de différenciation peut être perçue comme légitime.

Ainsi, ces quatre Églises détournent à leurs fins la valorisation des vestiges archéologiques antéislamiques voulue par le pouvoir politique dans la construction nationale. Elles aussi font référence aux « vestiges

archéologiques » — notamment des ruines de monastères anciens — pour s'ancrer dans le territoire syrien.

4. Construction d'une histoire passée au présent

Des monastères situés dans des endroits reculés, en campagne, en montagne ou dans le désert, ont été récemment redécouverts et rénovés. Il s'en construit par ailleurs un peu partout sur le territoire syrien. Ces nouveaux bâtiments, de taille imposante, et souvent confortables, occupent des espaces géographiques et historiques particuliers.

Parmi les quatre « Églises bâtisseuses⁴ », l'Église grecque orthodoxe est la plus importante du pays⁵. Elle se dote progressivement de monastères. Jusqu'aux années 1980, elle en possédait seulement trois, chacun abritant une communauté monastique.

Le premier de ces monastères est dédié à saint Georges de Homeyra dans la région du Wadi el Nassara. Il est situé entre les villes syrienne de Homs et libanaise de Tripoli, où une source d'eau miraculeuse située dans le parc du monastère est le lieu de nombreuses visites. Les archives conservées dans ce lieu de culte indiquent qu'il aurait été fondé au VI^e siècle par l'empereur Justinien. C'est aussi à ce dernier personnage que l'on devrait la fondation du deuxième monastère, celui de Notre-Dame dans le village de Saydnaya dont certains documents historiques datent le début de la construction à l'année 547. L'Empereur byzantin y aurait exaucé un vœu de la Vierge lui étant apparue sous la forme d'une gazelle lors d'une partie de chasse. Plus tard, un moine rentrant de pèlerinage à Jérusalem y aurait ramené une icône de la Vierge miraculeuse. Elle serait la réplique d'une première icône peinte par saint Luc. Elle est réputée pour exaucer les vœux d'enfants des femmes stériles. Aujourd'hui, ce monastère abrite une communauté féminine très importante (environ 39 moniales). Enfin, le dernier monastère aurait été construit autour du tombeau de sainte Thècle qui, en 45, serait venue se réfugier dans une grotte sur les hauteurs du village de

4. Par l'expression « Églises bâtisseuses » sont désignées les Églises grecque orthodoxe, grecque catholique, syriaque orthodoxe et syriaque catholique qui investissent dans des programmes de construction de monastères en Syrie, par opposition à toutes les autres qui, elles, ne construisent pas de monastères.

5. Les Églises en situation d'infériorité numérique en Syrie, comme l'Église maronite (qui par ailleurs est une grande Église de la région) n'a aucun monastère en Syrie, alors qu'elle en possède plusieurs au Liban.

Maaloula⁶ afin d'échapper aux persécutions de son propre père, païen quant à lui. Son tombeau ainsi qu'une source d'eau située à proximité sont des lieux de visites importants. Après avoir abrité une communauté masculine massacrée par des soldats ottomans en 1850⁷, le monastère accueille depuis le début du ^{xx}e siècle un groupe de moniales.

La deuxième Église du pays, l'Église grecque catholique, fait elle aussi beaucoup d'efforts pour fonder ou reconstruire de nouveaux monastères en Syrie. Cependant, le monachisme catholique est très différent du monachisme orthodoxe et beaucoup plus contrôlé par l'Église que ce dernier. En effet, les monastères grecs orthodoxes sont des entités relativement indépendantes les unes des autres, même s'ils sont tous des propriétés du patriarcat situé à Damas. Il n'y a pas d'ordre monastique et les seules règles auxquelles les religieux doivent se soumettre sont dictées par les supérieurs des monastères. Celles-ci, disent-ils, leur sont souvent « inspirées » par les saints à qui sont dédiés les lieux de culte.

Au contraire, dans l'Église grecque catholique, il existe trois ordres monastiques masculins qui rassemblent plus de cent moines dont la plupart vivent au Liban et six congrégations religieuses féminines. Les religieuses y appartenant vivent, pour la majorité d'entre elles, dans des institutions situées dans les grandes villes d'Alep, de Damas ou de Homs. Le plus souvent, elles se dévouent à des causes sociales comme la prise en charge des mères célibataires. Seul le monastère antiochien récemment restauré de Saint-Jacques-le-Mutilé à Qâra, au nord de Damas, accueille un groupe de moniales recluses se livrant à une vie contemplative.

6. La population de ce village dont l'immense majorité est chrétienne rassemble deux confessions : les grecs orthodoxes (un tiers de la population chrétienne) et les grecs catholiques (deux tiers de la population chrétienne).
7. Le 16 octobre 1850 (ou le 16 novembre 1850, selon les sources historiques), un événement important marque l'histoire du monastère. Celui-ci est directement lié à la bataille des Harfouche qui oppose alors le prince Mohamed Al-Harfouche et ses rebelles au général ottoman Mustapha Pacha et ses troupes fidèles à la Porte. Après avoir vaincu les chefs de l'insurrection, les soldats ottomans entrèrent à Maaloula pour se livrer à de violentes exactions contre la population. Certains d'entre eux s'attaquèrent au monastère de Sainte-Taqla où se trouvait l'évêque Zacharie, quelques moines et une partie de la population du village réfugiée. Ils furent tous massacrés à la suite d'une fourberie des Ottomans. Ces derniers auraient frappé à la porte du monastère en demandant l'hospitalité et en affirmant qu'ils ne feraient aucun tort à ses occupants. L'évêque Zacharie ouvrit alors la porte du monastère aux soldats qui ne tardèrent pas à le tuer et à voler le monastère. Cet événement marque un épisode douloureux de l'histoire du monastère qui est toujours véhiculé par les habitants du village et la communauté monastique de Sainte-Taqla.

En Syrie, un moine issu de l'ordre basilien salvatorien⁸ occupe un monastère situé dans le village de Maaloula. Dédié aux saints Serge et Bacchus, ce lieu de culte date des premiers siècles du christianisme. Il a été préservé, dit-on, depuis qu'un moine astucieux y avait accueilli, en tant qu'aubergiste, des soldats ottomans pour une nuit. Abrisant un des plus vieux autels de la région et quelques icônes anciennes d'une grande valeur artistique, il est un élément important du patrimoine chrétien en Syrie et est visité tout le long de l'année par des foules de fidèles.

Avant les années 1980, les Églises grecque catholique et grecque orthodoxe comptaient très peu de monastères. Les Églises syriaque orthodoxe et syriaque catholique, quant à elles, n'en possédaient aucun sinon, pour cette dernière, quelques ruines de monastères à l'abandon depuis plusieurs siècles.

Désormais, outre ses trois monastères anciens, l'Église grecque orthodoxe possède une dizaine d'autres monastères reconstruits et rénovés au cours de ces dernières années. Même si elle en possède moins, l'Église grecque catholique ne cesse elle aussi de rénover, agrandir et construire des monastères, en particulier dans la région du Qalamoune (au nord de Damas) et du Wadi el Nassara (à l'ouest de Homs). L'Église syriaque orthodoxe en a fait construire deux. Ils sont immenses. L'un se situe à quelques dizaines de kilomètres de Damas. L'autre se trouve à la frontière irakienne. Enfin, l'Église syriaque catholique a fait rénover, sous l'impulsion d'un jésuite italien, deux monastères anciens. Le premier est situé dans le désert, à proximité de la ville de Nabek. Le second est proche du village de Qaryaten.

Les édifications de tous ces monastères ne sont cependant pas spécifiques de chacun d'entre eux. Elles répondent à l'un des trois processus suivants : « redécouverte / rénovation de ruines », « mise en valeur d'un lieu de manifestation d'un saint / construction d'un monastère » ou enfin « construction d'un monastère neuf autour d'une communauté de moines ou de moniales ».

Ces trois processus, à la fois proches et différents dans leurs formes ont tous pour objectif principal de mettre en valeur les « vestiges archéologiques » chrétiens. Même si parfois, notamment dans le dernier cas, cela paraît d'autant plus difficile qu'il n'y a aucun vestige à la base de la construction. Néanmoins, la vision très large construite par l'historiographie nationale des vestiges archéologiques en Syrie permet de les faire émerger d'un espace où il n'y en avait pas. Par là, il s'agit de créer des traces chrétiennes dans le territoire national.

8. Il est aussi chargé de la vie paroissiale grecque catholique du village.

5. Redécouvrir et rénover les ruines

Les nouveaux lieux de culte sont parfois érigés à proximité de ruines d'églises byzantines et d'anciens monastères pluricentenaires. L'espace monastique ainsi constitué comprend donc, d'une part, des bâtiments modernes et, d'autre part, les vestiges de bâtiments religieux soigneusement conservés en l'état ou bien restaurés si les fonds financiers sont suffisants⁹. Ainsi, on trouve occasionnellement un petit site archéologique à l'intérieur de l'espace plus vaste du monastère¹⁰. Au milieu des ruines est aménagé, par les responsables du monastère, un petit lieu de culte où se rendent les visiteurs. Ils viennent y allumer des cierges, déposer des offrandes et prier devant quelques icônes. L'espace dans son ensemble fait l'objet d'un traitement particulier lors de la visite. En effet, comme dans n'importe quel site archéologique ou lieu de culte, on trouve un gardien (un moine ou un laïc) et de nombreuses recommandations sont faites aux visiteurs : la principale étant de ne pas déplacer les pierres.

Ce que l'on désigne alors comme la partie ancienne du monastère a un statut particulier. Éléments d'un passé très lointain, les ruines sont présentées par les autorités ecclésiastiques comme des preuves d'une histoire chrétienne ancienne en Syrie tendant à prouver l'antériorité chrétienne du territoire syrien. Dans cette perspective, à la fois elles constituent les étapes culturelles importantes du parcours des visiteurs au sein du monastère et, dans un certain sens, elles peuvent être les lieux de fondement des discours les plus virulents quant à la légitimité et l'antériorité de la présence chrétienne en Syrie¹¹. Les fidèles se rendent dans ces lieux du passé en quête de *baraka* (« bénédiction »). Il ne s'agit alors pas de la *baraka* d'un saint en particulier — comme c'est généralement le cas —, mais celle du lieu en lui-même qui, du

9. Par exemple, l'église ancienne du monastère de Saint-Moïse-l'Abyssin près de la ville de Nabek au nord de Damas a été d'abord reconstruite à l'identique, puis les fresques murales (datant pour les plus anciennes des IV^e-V^e siècles) ont été restaurées par une équipe italienne et syrienne, notamment grâce à des fonds européens.

10. Cette configuration de l'espace monastique est particulièrement flagrante dans le cas du monastère grec catholique Saint-Thomas dans le village de Saydnaya.

11. Pour exemple, on peut citer une interview donnée en 1984 par le patriarche grec orthodoxe d'Antioche et de tout l'Orient Ignace IV Hazim au journal damascène — *Al Joumhouriya* : « Le monde arabe n'est pas une région musulmane. Les dirigeants des pays arabes sont certes musulmans, mais il existe parmi les peuples de ces pays des chrétiens [...]. J'ai déjà souligné par le passé que ce sont les Musulmans qui sont nos hôtes, à nous Chrétiens. Le Tout-Puissant nous a placés ici pour y demeurer, et nous sommes déterminés à y demeurer, fût-ce de force. » (rapportée par Proche-Orient chrétien, 35 (1985), 381-382)

fait de sa grande ancienneté, porte en lui la mémoire du christianisme de la région. Par conséquent, aux yeux de tous le lieu est béni (*moubaraka*).

Néanmoins, les parties récentes des monastères, construites en pierres de taille, évoquent par leur modèle architectural une bâtisse ancienne. Aussi, pour les visiteurs ces lieux sont perçus comme des bâtisses multiséculaires au même titre que les plus anciens monastères de la région. En cela, on peut dire qu'ils sont considérés, de la même façon que le barrage de l'Euphrate, comme les « dernières réalisations archéologiques syriennes ».

C'est à partir de ce modèle de « redécouverte et rénovation des ruines d'un monastère » que le monastère grec orthodoxe de Cherobin a été remis en état. Construit au III^e siècle sur les hauteurs des montagnes bordant au nord le village de Saydnaya, il fut réduit à une ruine au XVI^e siècle et abandonné, bien que certains documents témoignent de la présence de quelques ermites à certaines époques. En 1982, l'église du monastère est rénovée et de nouveaux bâtiments sont construits pour accueillir quelques moniales du proche monastère de Notre-Dame de Saydnaya ainsi qu'un orphelinat pour filles. Désormais, le monastère est dirigé par le moine supérieur d'un autre monastère grec orthodoxe situé non loin de là, et les moines de ce dernier se relaient à Cherobin.

Presque à la même époque, des rénovations furent entreprises dans le monastère dit de La-vision-apostolique-de-Saint-Paul dans le village de Tal Kawkab situé à une vingtaine de kilomètres de Damas. C'est sur ce lieu, une colline, que saint Paul, en route pour Damas afin de pourchasser des chrétiens, aurait été ébloui par une forte lumière et aurait entendu la voix de Dieu. Un monastère fut ensuite construit sur ce mont, mais presque rien n'en restait au XX^e siècle. Cependant, les habitants des villages alentour avaient gardé pour habitude de faire des vœux et de baptiser leurs enfants sur ce lieu appelé colline de Saint-Paul. En 1965, le patriarche de Moscou et de toute l'Église russe orthodoxe, Alexis I^{er}, finança la construction d'une église sur le sommet de cette colline. Dans les années 1980, l'actuel patriarche grec orthodoxe d'Antioche et de tout l'Orient ordonna la reconstruction du monastère, ainsi que l'implantation d'une communauté monastique masculine. Enfin, l'une des dernières constructions ou rénovations importantes faites par l'Église grecque orthodoxe concerne le monastère de Saint-Christophe dans la région du village de Saydnaya. À proximité de ce monastère à l'abandon depuis plusieurs siècles, s'achevaient fin 2004 les travaux de construction d'un immense lieu de culte capable d'accueillir une très importante communauté monastique et des foules de visiteurs.

De la même façon, au début des années 2000, un autre monastère fut érigé par l'Église grecque catholique dans le village de Saydnaya. Ce lieu de culte dédié à saint Thomas fut construit aux côtés de ruines byzantines d'une église et d'un modeste monastère. La partie récente du monastère bénéficie des infrastructures les plus modernes et accueille chaque année d'importantes manifestations religieuses comme les regroupements de divers clubs paroissiaux grecs catholiques de toute la région (Syrie et Liban).

L'Église syriaque catholique tend elle aussi à développer des monastères, mais elle n'en possède jusqu'à présent que deux en Syrie. Cependant, l'un de ces derniers compte parmi les plus célèbres et les plus visités du pays. Il s'agit du monastère de Saint-Moïse-l'Abyssin. Depuis le début des années 1980, il fait l'objet d'importants travaux de rénovation alors qu'un jésuite italien, lors d'une retraite dans ces ruines du désert syrien, formula le souhait de faire renaître ce lieu de culte à l'abandon. Assez isolé, à une vingtaine de kilomètres de la ville de Nabek et au sommet d'une falaise, sa rénovation dure depuis plus d'une vingtaine d'années. Les murs de l'église sont tous recouverts de trois couches de fresques, parmi les plus anciennes de la région. Elles sont en partie à l'origine de la notoriété du monastère. Les moines et les moniales qui y cohabitent organisent des visites commentées de l'église pour les pèlerins qui s'y rendent en masse, malgré l'ascension éprouvante de la falaise sous la chaleur écrasante de l'été syrien ou dans la neige en hiver. Le projet du jésuite italien devenu le supérieur du monastère fut accueilli avec enthousiasme par le patriarcat syriaque catholique qui à l'époque, selon ses dires, « souhaitait renouer avec la tradition orientale du monachisme ».

6. Construire les monastères pour les saints

On trouve aussi quelques monastères construits autour d'une source d'eau célèbre dans la région pour ses vertus curatives ou encore d'une grotte localement connue pour renfermer le tombeau d'un saint ou pour avoir été le lieu d'une apparition. Les fidèles se rendent dans ces lieux où, dans ce cas, le tombeau, la grotte ou la source d'eau miraculeuse constituent le point central de la visite. Là, les gestes et les prières destinés à recueillir la *baraka* du saint sont accomplis et formulés. Cette fois, la bâtisse monastique en elle-même compte peu. L'histoire du saint sacralisant une partie du territoire syrien par une apparition ou un miracle, ou bénissant une source d'eau est l'élément mis en avant par les autorités du monastère.

Dans ce cas, ce sont les saints qui, avec leurs grâces accordées depuis deux millénaires aux hommes vivant sur ce territoire, fondent la présence

des chrétiens au sein de l'espace national syrien. En effet, selon les fidèles, l'occupation du territoire syrien par les saints légitime la leur. Pour cela, la construction de monastères dans ces lieux a pour but de rendre ostensiblement visible l'héritage sacré laissé par ces envoyés de Dieu. Chaque monastère construit pour un saint a sa propre histoire : celle de la manifestation de ce dernier dans ces lieux.

Ainsi, le tombeau de sainte Thècle, plus communément connu dans le monde chrétien pour être situé en Turquie, est célèbre en Syrie pour se trouver dans le petit village de Maaloula, au fond d'une grotte située dans les hauteurs de la chaîne montagneuse du Qalamoune. De la même façon, la scène biblique où, 900 ans av. J.-C., le prophète Élie aurait vaincu les prophètes adorateurs du dieu Baal et ainsi marqué la puissance de Dieu, ne se serait pas déroulé sur le mont Carmel en Israël (1R 17-19.21-2R2), mais près de la ville de Homs, à la frontière syro-libanaise. Ce lieu, autour duquel l'Église grecque catholique a fait construire un monastère ces dernières années, est tous les étés visité par des foules de dévots (en particulier au moment de la fête du saint le 20 juillet). Le lieu spécifique dédié à la visite (*mazar*) renferme des pierres que les fidèles se passent sur le corps en vue de guérison. C'est aussi là que nombre d'enfants sont baptisés et que, tous les étés, certains visiteurs disent avoir, dans le lieu même, des apparitions de saint Élie.

Un autre monastère (grec orthodoxe) dédié à saint Georges, situé dans le village de Saydnaya¹², fut construit à partir de 1995. Celui-ci se situe autour d'une grotte où, par le passé, le saint serait apparu à des villageois. À proximité du site se trouve aussi une église datant de l'époque byzantine. L'ensemble formait déjà un modeste lieu de culte entretenu par les habitants des alentours. L'endroit a même, quelques siècles auparavant, abrité quelques ermites. Il fut abandonné, puis rénové à maintes reprises. À partir de 1995, de vastes bâtiments monastiques s'élevèrent, annonçant ainsi le renouveau du monastère où désormais loge une communauté monastique masculine. Ici aussi, le monastère a son histoire : celle de saint Georges terrassant le dragon. Pour la fête du saint, les jeunes du village rejouent même la scène. Un des jeunes hommes prend le rôle de saint Georges et monte pour l'occasion un cheval, une jeune fille joue celui de la princesse

12. Le village de Saydnaya situé à une trentaine de kilomètres de Damas était il y a encore quelques décennies peuplé de façon homogène par des chrétiens. Il est considéré comme un haut lieu du christianisme dans la région. On y trouve de nombreuses églises, ruines d'églises byzantines ainsi que plusieurs monastères.

et d'autres tiennent les rôles du roi et de sa suite. La scène qui se déroule à la sortie de la célébration de plus de trois heures, dans la cour du monastère de Saint-Georges, est attendue par une immense foule venue pour l'occasion visiter le monastère. À la suite de celle-ci, les jeunes hommes forment un cortège et défilent à travers tout le village pendant plusieurs heures jusqu'à atteindre le monastère grec orthodoxe de Notre-Dame. Suivis de la foule des fidèles, ils y mènent une icône de saint Georges.

7. Construire des vestiges

Quelques monastères sont également érigés sur des terrains totalement vierges de vestiges. C'est par exemple le cas du monastère féminin grec orthodoxe de Bilmana situé sur la côte méditerranéenne près de la ville de Lattaquié. Dans les années 1980, une nonne syrienne ayant vécu plusieurs années dans un monastère en Grèce souhaita faire construire un monastère féminin dans la région. Elle voulait se consacrer à la vie religieuse selon les règles qu'elle avait pu observer en Grèce. Grâce à l'influence de l'évêque de la région qui fit acheter des terrains à son Église, un autre grand monastère dédié à la Vierge y fut édifié.

Pour l'Église syriaque orthodoxe qui n'est pas historiquement ancrée en Syrie, le monachisme joue un rôle particulier par rapport aux trois autres Églises. Depuis l'an 518, le patriarche résida dans divers monastères : Qartmin, Qenneshrin (près de la ville d'Alep), Malayta, Amid (Diyabakir), puis, à partir de 1293, Zafaran (à Mardin en Turquie). En 1933, les conditions politiques régionales forcèrent alors le patriarche à s'exiler dans la ville de Homs en Syrie. Finalement, en 1959, il s'installa à Damas, dans le quartier chrétien de Bâb Touma où le patriarcat fut construit. En 1986, grâce aux dons de la communauté syriaque orthodoxe, l'Église put acheter 16 000 ares de terres à une trentaine de kilomètres de Damas, afin d'y ériger le monastère de Saint-Éphrem. Les travaux durèrent dix ans et, depuis 1996, le patriarche ne réside plus au patriarcat à Damas, mais dans le monastère construit à cet effet. L'Église syriaque orthodoxe renoue ainsi avec son histoire. L'immense complexe monastique réunit un séminaire, une bibliothèque, des cellules pour les moines, des chambres pour les visiteurs, des salles de restauration et une église au-dessous de laquelle se trouve la salle des tombeaux pour les patriarches (encore vide de sépulture). Des moniales syriaques orthodoxes résident sur le même espace, au sein d'un autre bâtiment toutefois. Des terres cultivées entourent l'ensemble du monastère.

En 2000, un autre monastère fut construit par l'Église. Situé non loin de la frontière irakienne, dans le Tell Wardiat à l'ouest de la ville de Hassake, il forme également un site monastique imposant où vit une communauté masculine.

Contrairement aux autres monastères qui n'abritent pas systématiquement une communauté monastique, ces derniers sont tous habités par des religieux. Ils ne sont pas construits dans le but précis de mettre en valeur un site ancien ou un lieu de manifestation miraculeuse d'un saint, mais essentiellement pour accueillir une communauté monastique (pour le monastère de Bilmana). Ceci peut également être un biais pour se pourvoir d'une assise territoriale en Syrie. C'est le cas de l'Église syriaque orthodoxe dont les fidèles ont été contraints de s'exiler en Syrie au début du siècle dernier. Construire des monastères en Syrie permet à l'Église de s'enraciner symboliquement dans le territoire national et d'édifier ses lieux historiques. Dès lors, ses monastères deviennent des lieux de visites importants pour les fidèles syriaques orthodoxes ou relevant d'une autre confession.

L'analyse des discours des fidèles révèle que les moines et les moniales sont considérés comme des personnages emblématiques du christianisme dans la région. Selon eux, ces religieux qui adoptent un mode de vie tellement particulier et si différent de celui des membres du clergé séculier reproduisent et perpétuent un modèle religieux ancestral. En « vivant ce dernier dans leur chair », les ascètes sont, pour ainsi dire, représentatifs d'une partie du passé chrétien en Syrie. Leur présence même dans le lieu sacralise, aux yeux des visiteurs, l'espace qui devient dès lors béni (*moubaraka*). Ainsi, les visiteurs se rendent dans ces monastères à la fois pour observer chez les moines et les moniales une certaine image de leur passé et pour prier, faire des vœux et parfois passer quelques jours de retraite spirituelle dans cet espace sanctifié par le quotidien ascétique des moines et des moniales.

Sans être exhaustive, cette présentation tente de dresser une carte plus précise des sites monastiques nouvellement édifiés ou rénovés. Elle vise aussi à caractériser l'importance du renouveau monastique dans le pays qui consiste à rénover, construire des monastères, favoriser le développement de la vie monastique et des vocations, inciter les fidèles à venir s'y recueillir pour quelques heures ou quelques jours pour une retraite spirituelle, marquer le territoire national par des lieux chrétiens symboliques et enfin se pourvoir d'assises territoriales dans le pays.

Le dynamisme dont chaque année ces Églises font preuve en construisant davantage de monastères permet de nourrir les parcours des visiteurs

en quête de nouveaux lieux bénis. En effet, les visiteurs se déplacent de monastère en monastère et, peu à peu, intègrent dans leur représentation cognitive du territoire national cette nouvelle carte religieuse du pays, une carte quasi communautaire¹³. De plus, les récits des visiteurs sur les chemins des monastères évoquant d'anciens lieux de culte dont rien ne subsiste, superposent à celle-ci une carte imaginaire.

Ainsi, ces monastères nouvellement érigés façonnent un nouveau paysage, mais surtout un territoire. Quels qu'ils soient, anciens ou modernes, ils se dessinent à la fois comme espaces témoins de l'histoire chrétienne du pays et en lieux reflétant l'histoire du christianisme. Celle-ci, mise en forme dans un sanctuaire ancien, dans une bâtisse nouvellement édifiée, dans un lieu marqué par un saint ou encore par la présence d'un ascète, sacralise des points précis du territoire syrien dès lors « emplis » de *baraka* chrétienne. Objets de revendication politique plus forte, les ruines de divers lieux de culte sont aussi mises au rang de preuves de l'antériorité chrétienne du territoire.

Enfin, ces lieux à l'architecture religieuse imposante sont clairement repérables dans le paysage, même la nuit. Ils sont tous ornés de multiples croix bleues lumineuses et font quotidiennement résonner dans la vallée le carillon de leurs cloches et les chants religieux diffusés par haut-parleurs.

Ainsi, de multiples façons, ils inscrivent les Églises dans le territoire. En suivant jusqu'à un certain point les modalités de construction de l'historiographie nationale dont Stéphane Valter propose une analyse, l'historiographie chrétienne s'en détache toutefois. En effet, dans le premier cas, les vestiges archéologiques antéislamiques sont valorisés dans le but de gommer les traces religieuses du territoire national, tandis que, dans le second cas, les vestiges chrétiens sont redécouverts pour fabriquer volontairement des traces religieuses chrétiennes dans le pays.

8. D'Églises historiques en Églises nationales

Une analyse des modalités d'inscription territoriale des quatre Églises protagonistes du renouveau monastique syrien ne peut seulement être menée qu'à travers le prisme du religieux et de l'histoire, mais aussi, à travers celui du politique.

13. Dans un tout autre contexte, chez les berbères Aït Ba'amran du sud marocain, on retrouve le même type de processus de mentalisation de la carte d'un territoire au travers de visites et rituels rendus dans des lieux saints reconnus comme anciens par la population (voir Simenel 2006).

Une précaution méthodologique sera toutefois nécessaire. Elle consiste en l'adoption d'un point de vue critique sur les différentes analyses produites par certains politologues et sociologues sur les formes du pouvoir en Syrie, souvent décrites comme unilatérales¹⁴. En effet, les analyses du rapport entre pouvoir et société en Syrie¹⁵ ne considèrent comme lieux du pouvoir que les structures autoritaires (polices, armée et services secrets) sans jamais prendre le point de vue de la société.

Depuis novembre 1970 le pouvoir en place est détenu et exercé par un groupe restreint de dirigeants appartenant tous au même parti politique (le Baath). Dans ce cadre, il est indubitable que le rôle politique exercé par les évêques et les patriarches ne se pose pas au même niveau que les plus proches membres de l'appareil d'État, ni même, à partir d'un point de vue politique général, en opposition radicale au pouvoir en place. Sans conteste, la marge de manoeuvre politique autorisée par le pouvoir officiel est étroite. Toutefois, certaines Églises exercent avec plus ou moins de force, de finesse, de visibilité et d'efficacité un rôle sur l'échiquier politique national. Elles doivent d'abord s'ériger en Églises nationales pour qu'ensuite les évêques et les patriarches puissent tailler pour leur communauté un positionnement politique.

Les Églises grecque orthodoxe, grecque catholique et syriaque orthodoxe ont toutes leurs patriarchats en Syrie. Ils sont situés dans le quartier chrétien de Bâb Touma, à l'intérieur des murailles de la vieille ville de Damas (même si le patriarche syriaque orthodoxe réside désormais au monastère Saint-Ephrem). Les sièges politiques de ces Églises sont donc situés au cœur de la capitale du pays, haut lieu du pouvoir (pourtant originaire d'une région marginale de la côte littorale). L'ancienneté de la présence du siège de ces Églises à Damas est toutefois différente. L'Église grecque orthodoxe a son patriarchat dans ce quartier de Damas depuis plus de sept siècles, tandis que pour l'Église grecque catholique, il date de la fin du XIX^e siècle et du milieu du XX^e siècle pour l'Église syriaque orthodoxe. L'Église grecque catholique possède également un patriarchat au Liban où le patriarche et sa suite résident la moitié de l'année. Le patriarchat de l'Église syriaque catholique est situé lui aussi au Liban. Les autorités de cette Église semblent détachées de son renouveau monastique en Syrie qui paraît être

14. Dans son travail sur les formes du pouvoir en Syrie, Michel Seurat (1989) a mis en évidence un modèle de relations unilatérales entre la *'asabiyya* alaouite qui monopolise le pouvoir (qualifié de *tabi'i* par opposition à *siyasi*) et le reste de la société syrienne. Ce modèle khalounien ne permet cependant pas de saisir toute la diversité et la complexité de cette « société » uniquement envisagée dans sa dimension de minorité politique.

15. Voir à ce sujet les travaux d'Élisabeth Picard (1980 ; 1997 ; 2005).

bien plus le fruit de la volonté acharnée d'un jésuite italien que de celle des autorités locales de l'Église, même si ces dernières s'en disent satisfaites. L'Église a même créé au Liban un séminaire pour ses futurs moines.

Toutes ces Églises comptent sous leur juridiction spirituelle des fidèles répartis entre la Syrie et le Liban. Cependant, elles paraissent bien plus profondément ancrées dans l'histoire et la contemporanéité syriennes que celles du Liban. En effet, au Liban, l'Église maronite occupe une place hégémonique telle¹⁶ par rapport aux autres Églises que celles-ci n'ont plus qu'un terrain réduit pour l'édification de leur positionnement historique, sociologique et politique respectif au sein de ce pays. En revanche, le territoire syrien est moins marqué par une Église en particulier et la répartition numérique des fidèles y est plus égale entre les Églises présentes dans le pays. Cela permet à certaines d'entre elles — néanmoins les plus importantes, il faut le souligner — de se désengager de l'échiquier politique purement libanais (même si la Syrie n'en est jamais très loin) afin de se tailler une position politique particulière en Syrie¹⁷. Celle-ci se construit cette fois entre des acteurs bien précis : les évêques, les patriarches et les hauts militaires et dignitaires du régime.

9. Les monastères en Syrie : ancrage sacré et inscription politique

Ainsi, le renouveau monastique, présenté par les visiteurs et les religieux comme un retour à la longue tradition du christianisme oriental, apparaît donc également comme le résultat de volontés et d'ambitions politiques bien contemporaines.

Ériger de tels lieux de culte est un moyen consensuel¹⁸ pour les quatre Églises bâtisseuses de se doter d'une visibilité réelle et symbolique capable

16. En effet, les maronites témoignent d'une présence historique dans les montagnes libanaises qui remonterait au VII^e siècle. De plus, l'Église maronite est intimement liée à la création du Liban moderne depuis la moutasarifah et, enfin, le nombre écrasant de ses fidèles par rapport aux autres Églises est tel qu'il lui assigne une plus grande légitimité de fait au sein du jeu politique libanais que celle accordée à toutes les autres Églises.

17. Cette dernière position leur permet néanmoins de tenir indirectement une place dans l'échiquier politique libanais. C'est notamment le cas de l'Église grecque orthodoxe qui, fidèle à ses positions arabes nationalistes qu'elle endosse depuis déjà presque un siècle, se tenait aux côtés du parti chiite libanais *Hezbollah* par le biais de l'évêque de Beyrouth afin de s'opposer au retrait des troupes syriennes du Liban en 2005.

18. Au regard des moyens utilisés par le pouvoir syrien dans son projet de construction nationale.

de servir des desseins plus profanes. Les rénovations et les constructions de ces lieux de culte, envisagés symboliquement comme des vestiges archéologiques, chrétiens certes, mais aussi nationaux, permettent aux « Églises bâtisseuses », de s'inscrire non seulement dans le territoire et l'historiographie nationaux, mais aussi dans la contemporanéité politique et sociologique syrienne. Les monastères se profileraient alors comme des symboles à la fois religieux et politiques tout à fait modernes. Leurs rapports au territoire syrien permettent bel et bien de penser que ces Églises manifestent la volonté d'exercer un rôle politique au sein de la société syrienne contemporaine.

Passée la première étape d'apaisement des tensions confessionnelles par leur participation à l'historiographie nationale, il leur est alors possible de prétendre à une résonance politique de leurs voix particulières.

L'ensemble chrétien de Syrie se perçoit dans ce cadre comme séparé du reste de la population du pays et néanmoins en prise totale avec son environnement sociopolitique ainsi qu'avec le territoire dans lequel les monastères l'inscrivent à la fois symboliquement et historiquement.

Références

- PICARD, E. (1980), « Y a-t-il un problème communautaire en Syrie ? », *Monde arabe Maghreb Machrek*, 87, p. 7-21.
- (1996), « Fin des partis en Syrie », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, 81-82, p. 207-229.
- (1997), « La Syrie de l'après guerre froide : permanences et changements. Présentation », *Monde arabe Maghreb Machrek*, 158, p. 3-4.
- (2005), « Syrie, la coalition autoritaire fait de la résistance », *Politique étrangère*, 4, p. 757-768.
- SEURAT, M. (1989) [1983], *L'État de barbarie*, Paris, Seuil (Esprit).
- SIMENEL, R. (2006), « L'origine est aux frontières. Espace, histoire et *jihad* chez les Aït Ba'amran du Sud marocain », *Transcontinentales : sociétés, idéologies, système mondial*, 3, p. 129-143.
- VALTER, S. (2002), *La construction nationale syrienne. Légitimation de la nature communautaire du pouvoir par le discours historique*, Paris, CNRS (Moyen Orient).

Résumé

Depuis une trentaine d'années, on assiste en Syrie à un renouveau important du monachisme chrétien. Les rénovations et les constructions de grands monastères entreprises par certaines autorités ecclésiastiques traduisent clairement une volonté de création de leurs propres traces historiques dans le territoire national. À partir de l'étude de la construction de cette historiographie particulière, elle-même, prise dans les perspectives générales de la construction nationale syrienne dictées par le régime en place, cet article se propose d'analyser les modalités d'inscription sociale des chrétiens dans le territoire national, ainsi que leur inscription politique dans la société syrienne.

Abstract

In Syria, within the last thirty years, there has been an important revival of Christian monasticism. Restorations and constructions of large monasteries undertaken by certain denominational Churches clearly demonstrate a will to create their own historical prints within national territory. Considering the construction of this particular historiography in the general context of government's construction policy, this article analyzes the modalities of Christians' social inscription in the national land as well as their political inscription in Syrian society.